

VIETNAM : La force devenue folle

par

MARC VAUTIER

« **N**OUS aurions gagné la guerre en une semaine si nous avions utilisé les armées atomiques en Corée ». Cette phrase prononcée par l'ancien président Eisenhower, dimanche dernier, dans une émission télévisée, donne l'exacte mesure de la folie à laquelle sont en proie les Etats-Unis.

Nous aurions gagné la guerre... Si cela est vrai et si la victoire seule compte (« Il n'existe pas de substitut à la victoire », proclamait naguère feu Mac Arthur), le peuple américain est en droit de se demander : pourquoi ne l'a-t-on pas fait, pourquoi ne le fait-on pas au Vietnam aujourd'hui ?

L'homme qui mit fin à la guerre de Corée en acceptant le match nul se vante aujourd'hui d'avoir obtenu l'armistice au prix d'un chantage aux armes atomiques. C'est une assertion tout à fait inédite, de la part du président qui n'employa pas l'arme atomique dans cette guerre ; cela renouvelle l'histoire d'il y a dix ans, on la renouvellerait s'il s'agissait d'autre chose que d'un propos de circonstance, ce qui n'est pas certain.

Sans désir et sans espoir

EN fait, Eisenhower vient d'apporter publiquement à Johnson une suggestion qu'il lui a peut-être déjà faite par des voies plus discrètes, à savoir : négocier au Vietnam une paix de statu quo ante sous la menace atomique.

Une illusion va-t-elle succéder à l'autre ? Il y a lieu de croire que Johnson et ses conseillers se sont imaginés qu'ils obligeraient la République démocratique du Vietnam et le Front national de Libération à traiter aux conditions américaines en « mettant le paquet » dans le Sud comme contre le Nord.

Trois cent mille soldats américains combattent donc le maquis, avec des moyens fantastiques, des armes futuristes, un appui d'aviation et d'hélicoptères inconnu dans aucune guerre jusqu'alors. Les bombardements sur le Nord-Vietnam — expérimentés une première fois le 5 août 1964 — ont

commencé de manière systématique le 7 février 1965. Ils sont devenus une horrible routine et tiennent le delta du Fleuve Rouge sous l'imminence d'un désastre par rupture des digues.

Raids sur le Nord, engagement direct massif dans le Sud, rien n'y a fait. Le F.N.L n'a pas plié bagages pour se retirer de l'autre côté du 17^e parallèle. Hanoi n'a pas demandé grâce.

C'était la première illusion. Des milliers d'hommes en sont morts. Mais le peuple ainsi mis à la torture continue d'endurer et de se battre, à la façon, dont William Faulkner dit que les jeunes aiment : « sans désir et sans espoir ».

Une constance historique

QUI, sans espoir. Car il est vrai que, par les armes, sur le terrain, le peuple vietnamien n'a pas la possibilité de vaincre l'Amérique. Son combat se situe au-delà de l'espoir. Il est devenu non une preuve de l'existence nationale, mais cette existence même. Voilà ce qu'a sinon obtenu, du moins confirmé l'illusoire tentative de mettre à genoux les Vietnamiens combattants.

Eisenhower ne propose rien d'autre que de pousser jusqu'au bout le pari que les Etats-Unis ont déjà perdu : puisque les raids sur le Nord et 300.000 G.I. dans le Sud ne suffisent pas, que l'on mette en œuvre cet ultime degré de la torture que peut subir un peuple : la panoplie nucléaire.

Le calcul de l'ancien président se fonde sur un précédent, dont il livre du reste une interprétation inédite : en Corée, la menace seule aurait suffi. Mais il obéit aussi à une certaine constance historique.

Les Etats-Unis ne sont pas guéris d'avoir, en 1945, mis fin à la guerre contre le Japon par le moyen de bombardements atomiques. Ils oublient — certains n'ont jamais compris — que pour une puissance comme l'impérialisme japonais, il y a un peu plus de vingt ans, aucune autre alternative ne pouvait se présenter que de dominer ou de capituler. Le peuple

vietnamien n'est pas dans ce cas. Il ne veut dominer que son propre destin. Première différence capitale.

Eisenhower lui-même, lorsqu'il commandait les forces des démocraties liguées contre Hitler, concevait la victoire comme le résultat d'un pur rapport de forces. La manière dont il raconte lui-même cette grande aventure collective, dans « Croisade en Europe », montre une sorte d'entrepreneur de démolition, qui ne se résout à l'assaut sur le continent européen que lorsqu'il possède la certitude que les moyens accumulés surclassent ceux de l'adversaire, avec une marge de sécurité énorme. Il est évident que si les Vietnamiens raisonnaient comme l'ex-président, ils n'auraient jamais pris les armes ou, les ayant prises, les auraient déposées depuis longtemps. Seconde différence, qui fait du chantage atomique une illusion infiniment plus grosse de conséquences que l'illusion de la capitulation par les bombardements « conventionnels » sur le Nord-Vietnam.

pas la comédie lorsqu'ils lancent des cris d'alarme et d'angoisse. Ce sont plutôt tous ceux qui feignent de croire que la guerre du Vietnam reste une guerre locale qui jouent.

Les Chinois ne croient déjà plus que le conflit puisse être localisé bien longtemps ; c'est à cette lumière qu'il faut suivre l'évolution de la ligne du Parti communiste chinois.

Les Vietnamiens les plus humbles, les plus privés de moyens de se faire entendre, ne le croient pas eux-mêmes lorsqu'ils prêtent leur figuration à cette pantalonnade des « élections » organisées par le général Ky : une affaire qui les dépasse infiniment dispose d'eux. Quel argument on pourra tirer, à Washington, de ces « participations massives », ce n'est plus l'affaire de ces figurants. Mais la farce est quand même trop mince pour que quoi que ce soit ait changé, en mieux ou en pis. Dans les calculs de Johnson, c'est un coup pour rien. Un échec « électoral » avoué aurait signifié que l'on a commencé à penser froidement à Washington. Il n'en est rien.

Danger pour le monde

VOILA pourquoi, si l'opinion en Amérique n'arrive pas à échapper au vertige de la force devenue folle, l'opinion mondiale a pris ces jours-ci une conscience plus juste des dangers que la poursuite de la guerre américaine et les conseils incongrus d'un Eisenhower font courir au monde.

Le pape, le secrétaire général de l'O.N.U. ne jouent